



La folle

Céline Mayeur

À la sortie de l'école, j'abdiquais face aux relances des enfants : nous allions au parc. Je me garais donc dans l'allée caillouteuse, pas loin de l'école, des fermes et des pâturages voisins. Je pressentais que cette escapade me déplairait à cause d'une bise glaciale qui s'engouffrait sous ma jupe, d'une migraine naissante et d'une angoisse qui grandissait peu à peu. Elle se tuméfiait dans mon esprit et je compris la raison de cette anxiété à la vue des installations branlantes, et de l'absence de barrière autour de l'aire de jeu donnant directement sur la route.

Un buisson dense et opaque s'enfonçait dans un nulle part où ma fille s'était aventurée alors que je surveillais mon fils. J'appelais la grande en veillant sur le petit, regrettant de ne pouvoir jeter un œil derrière ce maudit arbuste. Elle en sortit avec des emballages d'une propreté douteuse.

Je distribuais des sourires forcés entre deux réprimandes, cherchant un prétexte pour leur faire regagner rapidement la maison. Je leur proposais un goûter à base de lait chaud, de brioches et de chocolat, ce qui eut l'effet escompté. Alors que nous partions, je vis, se levant d'un banc (également branlant), une femme débraillée qui tenait drôlement ses bambins.

Elle portait une chemise à carreaux sur une combi short jaune fluo et bleu roi, une imposante ceinture à clous et des bas de laine d'un blanc sale. Ses sourcils broussailleux soulignaient de petits yeux de fouine. Ses cheveux bruns avaient été maladroitement entortillés à l'aide de bigoudis et l'un d'eux, rescapé de cette guerre, trônait sur cet étrange champ de bataille. Deux nourrissons se balançaient aux bouts de ses bras, les pieds nus. À mesure qu'elle avançait, je trouvais son allure de plus en plus grotesque. J'étais persuadée de l'avoir déjà croisée.

C'est alors que je me souvins de notre première rencontre.

J'avais remonté la ruelle, juchée sur mes talons hauts, une fin d'après-midi automnale, me fauflant entre les femmes âgées du voisinage parfumées au crottin de cheval. Elles m'avaient détaillée de la tête aux pieds, détectant en moi une citadine

parachutée en rase campagne. J'avais comme à mon habitude la tête en friche, les pensées laissées à la maison entre les pages de mes bouquins.

Cette femme était parmi elles. Elle m'avait observée avec insistance, si bien que j'en fus incommodée. Je l'avais foudroyée du regard dans l'espoir que cette décharge électrique lui fasse garder ses distances. C'était stupide de ma part ; je portais des lunettes de soleil, elle n'avait pas pu traduire l'expression de mon regard. Elle s'était avancée et s'était adressée à moi, en adoptant un vocabulaire des plus enfantins. J'abhorrais sa manière de me barrer le passage et d'envahir mon espace personnel en se rapprochant chaque seconde davantage de moi. Très vite, je m'étais senti étouffée par son haleine âcre.

Je lui avais répondu laconiquement : « Hein ? Quoi ? Je ne comprends pas... Faut que j'y aille, mes enfants m'attendent. »

C'est à ce moment-là que mon regard s'était posé sur les deux baigneurs en plastique qui flottaient dans ses bras adipeux.

Je la retrouvais donc ce soir-là dans l'aire de jeu. Elle s'occupait de ses poupons comme de vrais enfants, leur chantait des chansons, ce qui lui donnait tout l'air d'une folle. Je ressentais un besoin irrésistible de quitter ce jardin au plus vite, mais elle était déjà trop près. Elle engagea la conversation.

D'ordinaire, j'aurais prétexté une sortie de prévue, une réunion, la venue imminente de proches à la maison pour me dérober. Malgré le froid, j'avais gardé en tête ma visite matinale à l'église : je m'étais fait la promesse de devenir altruiste. Sourire dentifrice, fesses serrées, mains pianotant sur mes cuisses, je faisais en sorte de paraître attentive, scrutant nerveusement mes rejetons.

Ses paroles alambiquées s'écoulaient dans mon oreille distraite. Cette femme n'avait jamais connu la joie d'avoir des enfants, elle avait été une seconde mère pour ses neveux et nièces. Ils l'avaient ensuite écartée de leurs jours, estimant qu'ils étaient trop grands pour visiter leur tante. Elle se retrouvait seule au monde dans sa maison ; je crois me souvenir que son chat lui avait faussé compagnie. Et même les maladies ne voulaient pas d'elle !

Je réprimais un rire sarcastique, me figurant que cette pathétique histoire avait presque quelque chose de comique. Pourtant, j'éprouvais de l'empathie pour cette folle. Je me demandais si je n'étais pas en train de me bonifier. Cette bienveillance, qui m'était restée jusque-là étrangère, me faisait pousser des ailes.

Je me coiffais d'une auréole dans mon imagination. Mon visage s'était-il transfiguré à l'évocation des paroles encourageantes que je lui proférais ?

Dorénavant, je m'efforcerais d'être sympathique et courtoise à son endroit. Il se trouve hélas que je n'ai jamais été capable de parfaire les tâches accomplies à contrecœur. Je m'en veux encore à cette heure, Messieurs, Mesdames, les jurés, pour mon incurie.

Il est dans la nature humaine d'éluder les questions désagréables comme de repousser au lendemain les corvées. Je me complaisais dans une attitude égoïste et rêveuse, ne retenant que le beau et le plaisant. Mon comportement avait en quelque sorte rétréci mon champ de vision. C'était une forme de somatisation reconfortante qui me permettait d'ignorer la présence de personnes indésirables.

Les jours se suivaient et je la croisais à proximité de l'école, toujours à la même heure, sans même plus la remarquer, en oubliant l'air mélancolique qui barbouillait son visage de gris. Je faisais fi de ses yeux fureteurs, de ses dents pourries, de sa moue déconforte et de ses tentatives désespérantes pour m'approcher.

Je n'aurais pas pu imaginer que ma négligence entraînerait ce drame. J'étais préoccupée par un dossier important. J'avais récupéré mes enfants, ils étaient installés à l'arrière et j'avais démarré prestement. Je chaussai mes lunettes de soleil, jetai un œil dans le rétroviseur et montai le son de la radio. Je chantonnais en suçant un bonbon sans sucre quand la musique s'arrêta.

Les cris des enfants me firent sursauter. Il y eut un choc violent. Un craquement effroyable. Une odeur de brûlé envahit l'habitacle. Mon cœur palpita. La sueur se répandait en cascade sur mon corps couvert de plaques rouges. Tremblante, je me retournai : les petits en larmes n'avaient rien.

Ce n'est qu'en descendant de voiture que je compris ce qui s'était passé : la folle baignait dans son sang sur la chaussée et ses bébés en plastique gisaient sur de longues, larges et profondes plaies exposant à ma vue viscères et os brisés.